



www.ec-aiss.it

Testata registrata presso il
Tribunale di Palermo
n. 2 del 17 gennaio 2005
ISSN 1970-7452 (on-line)

© EIC · tutti i diritti riservati
gli articoli possono essere riprodotti a
condizione che venga evidenziato che
sono tratti da www.ec-aiss.it

Et maintenant?

Jacques Geninasca

Il n'y a qu'une amitié qui
compte, celle qui permet,
sans se ternir, qu'on ne soit
pas toujours d'accord.
Pierre Reverdy

Aux détracteurs de la sémiotique Greimas ne manquait pas de rétorquer que la théorie des langages était une science jeune. Voici à peine plus de vingt-cinq ans paraissait *Sémantique structurale*, trois ans plus tard naissait le “Centre international d'études sémiotiques et linguistiques” d'Urbino, dont Greimas a été l'un des promoteurs et l'un des fondateurs.

Au moment de prendre congé de celui qui aura été pendant un quart de siècle l'un des “maîtres” de la sémiotique européenne, il convient avant tout de s'interroger sur ce qu'il adviendra, du “projet à vocation scientifique” auquel Greimas a attaché son nom. Désormais il y aura un avant et un après la mort de Greimas. Notre tâche, délicate, est d'assurer le passage, de retrouver l'élan et les enthousiasmes des débuts, le goût des projets et le courage de l'innovation.

La disparition de Greimas impose un arrêt réflexif: point n'est besoin d'un inventaire de succession, la question est ailleurs, contenue dans le propos d'Henri Quéré (déjà cité en semblable occasion)¹ – qui condense en une formule le sentiment partagé: “Le plus grand hommage que peut-être on peut rendre à A.J. Greimas, c'est de dire que, parti, il aura laissé quelque chose à faire. La suite, alors, c'est cette dévolution et ce partage, c'est ce travail auquel soudain l'interruption oblige.”

L'héritage de Greimas ce ne sont pas les “acquis” d'une sémiotique mais, plus impératif qu'hier, le sentiment d'un devoir, l'obligation à prolonger, par delà tout savoir établi, le projet sémiotique. Notre désarroi tient peut-être à la nécessité, soudain ressentie, d'avoir à inventer les acquis futurs d'une entreprise qui dépasse les limites de nos forces et de nos existences individuelles. Point de dépouilles, l'héritage de Greimas n'est pas à prendre: il appartient à ceux qui pratiquent la sémiotique sans ignorer que son projet est toujours encore à refaire.

Infiniment patient à l'occasion (que l'on pense à ses analyses concrètes, à son travail sur la mythologie lithuanienne, à la confection de deux dictionnaires de langue), Greimas préférerait, et de loin, s'agissant de théorie, l'école buissonnière aux exercices de Mnémosyne. Il redoutait par-dessus tout le rabêchage

¹ Jacques Geninasca, “Les acquis et les projets” in “Hommages à Greimas”, *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 25, 1993, PULIM, Université de Limoges, 1993, p. 33.

qui vient avec les années. Sur le plan intellectuel, il n'a jamais perdu le goût du risque.

La passion qui animait le chercheur, son enthousiasme durable pour une cause qui pouvait sembler perdue d'avance étant donné les résistances institutionnelles, en ont fait un éveillé de vocations, un mobilisateur d'énergies. Qui établira le nombre des engagements désintéressés qu'il a suscités au service d'une tâche commune? Manipulateur, certes, à l'occasion, mais n'a-t-il pas toujours été le premier à payer de sa personne? Farouchement attaché à un nombre limité de postulats qu'il défendait avec ténacité, il connaissait aussi l'art de tirer, inlassablement, de nouveaux plans sur la comète. Il était souvent petit matin dans l'entourage de Greimas.

Directeur d'un groupe de recherches dont il était à la fois l'animateur et, face à la communauté scientifique, le garant, Greimas tenait à ce rôle qu'il aimait, bien conscient, par ailleurs, de défendre une cause qui ne lui appartenait pas en propre. On a pu renâcler contre le poids d'une autorité "naturelle" difficile à contester: on se rappellera, il y a quelques années, au moment où Greimas s'apprêtait à prendre sa retraite, l'épisode de ce "combat des chefs", dont l'effet le plus regrettable a été d'opposer d'anciens amis.

Greimas parti, il ne s'agit pas de le remplacer, mais bien de consolider le contrat moral qui fonde toute communauté scientifique et qui lie indissolublement l'intérêt général au respect d'exigences de rigueur qui sont du ressort exclusif de la responsabilité individuelle.

Il nous faudra reconnaître, et éviter, les tentations qui font de la sémiotique un terrain miné et, pour commencer, en établir l'inventaire. Faut-il rappeler les périls déjà identifiés? Ils vont du ressassement complaisant de modèles "éprouvés" (Greimas avait très tôt dénoncé – la mode étant alors, dans les milieux littéraires progressistes, à la théorie actantielle – les dangers d'une application mécanique de schémas isolés) à l'inflation terminologique qui favorise la prolifération byzantine de concepts en passant par les extrapolations "philosophiques" à partir de schématisations qui font sens par rapport à une pratique et dans un cadre théorique bien définis. Plus près de nous, on aura perçu les dangers d'un relativisme généralisé: sous prétexte de tolérance, le laxisme du "tout est possible", de l'"à-peu-près" ou encore, pour paraphraser une expression heureuse de Jean-Marie Floch², le goût des profondeurs bleues qui invite à ajouter des niveaux de profondeurs aux structures profondes, des *proto- aux anté-* et des *anté- aux protos!*

Jean-Claude Coquet a dessiné et commenté avec la précision et la clarté qui lui sont habituelles le "parcours scientifique" de Greimas³. Il n'y a pas à y revenir. Il manque encore une histoire des concepts de la vulgate sémiotique: il suffira, je crois, pour en montrer l'intérêt de s'arrêter un instant sur ce qui a pu se passer dans les années 1966-1969, au moment où ont pris forme et se sont cristallisés les modèles de la théorie dite "standard".

Greimas n'appréciait guère, qui ne se le rappelle, qu'on parlât de "théorie standard". Impliquant l'idée d'un changement de paradigme, cette expression allait à l'encontre de sa conception de l'histoire de la science comme "projet se réalisant progressivement par un faire scientifique continu"⁴. La sémiotique, sans doute, se serait reniée elle-même en se constituant en un "savoir établi", mais elle ne pouvait prétendre, par ailleurs, à un destin scientifique que si elle parvenait à tracer un parcours sans accident, sans ruptures et sans "catastrophes". C'est par rapport à une telle conception du devenir scientifique qu'il convient de situer, pour la comprendre, la notion d'"acquis"⁵.

Il suffit pourtant d'en appeler à une autre idéologie de l'histoire des sciences et, en dernière instance, à une autre épistémologie, pour constater que la sémiotique greimasienne, ni plus ni moins que d'autres

² Plus exactement, Jean-Marie Floch a parlé du "côté 'Grand Bleu' de la sémiotique"

³ Jean-Claude Coquet, "Note bio-bibliographique", in H. Parret/H. G. Ruprecht (éds.), *Exigences et perspectives de la sémiotique. Recueil d'hommages pour A.J. Greimas*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Co., 1985, p. liii-lxxxv.

⁴ A. J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales*, Editions du Seuil, 1976, "I, Du discours scientifique en sciences sociales", p. 32.

⁵ Le devenir scientifique, selon Greimas, semble s'accomplir comme progrès continu et comme renouvellement, à la fois. Le "progrès" se définit par rapport à un niveau fondamental et dépend, paradoxalement, de l'histoire événementielle, faite de "bruit et de fureur", où les chercheurs s'emploient à assurer le renouvellement qui est "le propre de tout effort théorique". *Du Sens II*, Editions du Seuil, 1983, "Introduction".



“sciences” n’a suivi un parcours linéaire – même si Greimas, le sachant ou non, a souvent cédé à la tentation d’atténuer l’importance des changements de cap et des inévitables révisions, quand il n’a pas cherché à en occulter les traces. Il est difficile aujourd’hui – mais la tâche n’en est que plus urgente pour qui voudrait comprendre le sens de la réflexion sémiotique développée autour de Greimas – de reconstituer l’histoire interne des concepts et de la terminologie de sa sémiotique.

A-t-on bien vu que si *Sémiotique*⁶ est d’une lecture, et d’un usage si peu aisés, cela tient à l’absence de références explicites au contexte dans lequel s’inscrivent ses définitions ainsi qu’au voile pudique jeté sur les rééquilibrages conceptuels et terminologiques qu’ont imposés les avatars de la théorie.

Les éléments de grammaire narrative et, en particulier, les modèles du carré sémiotique et du parcours génératif n’ont jamais été remis fondamentalement en question, ils n’ont pas subi le sort du schéma narratif canonique qui, ayant perdu le statut d’universalité dont on l’avait, en un premier temps, crédit, se trouve non pas rejeté, mais déclassé au rang d’un trivial “modèle de vie”. Bien des années après s’être libéré du “patron” proppien, Greimas ne renonçait pas à convoquer le schéma narratif canonique au détour d’une argumentation, comme s’il n’avait jamais cessé d’exister et de conditionner sa pensée.

Il en ira autrement du carré sémiotique, du parcours génératif ou du concept d’univers sémantique (qui a remplacé le premier modèle de la narrativité): on cesse progressivement de les convoquer pour étayer des analyses qu’ils ont cessé de fonder. Ainsi, tombés en désuétude, ils survivent pourtant dans une sorte d’empyrée des présupposés. *Des dieux et des hommes*⁷, *De l’imperfection*⁸ ne se soucient pas de mettre en évidence leurs soubassements théoriques. Ils apparaissent, à bien des égards, comme largement indépendants des principaux modèles de la “théorie standard”! Ceux-ci quittent le devant de la scène tandis que progressivement le silence se fait sur eux. Mais gare à les contester publiquement. Je me rappelle la colère de Greimas quand je me suis risqué à évoquer la nécessité d’une révision fondamentale des modèles sémiotiques, du parcours génératif, en particulier, qu’imposait le projet d’une sémiotique des passions⁹. On faisait comme si les concepts élaborés en cours de route, comme si les modèles qui jalonnent le parcours d’une recherche étaient appelés à coexister dans l’espace intemporel de la théorie! Mais cet espace est celui d’un terrain archéologique sur lequel on construit déjà les cités nouvelles.

Ce qui me frappe encore, dans le parcours suivi par la sémiotique greimasienne, c’est l’infléchissement qui a fait perdre de vue les objectifs qui avaient mobilisé l’enthousiasme des débuts. Il convient d’en comprendre les raisons et les circonstances, car les illusions perdues pèsent d’un poids moins grand sur l’avenir, on le sait, que les ambitions oubliées ou le silence fait sur les impasses. Comment expliquer, en effet, que le projet spécifiquement sémiotique d’une théorie du discours ait débouché sur une sémantique générale qui, faute d’avoir su élaborer des procédures d’analyse, n’est pas en mesure de constituer en objets empiriques les “textes” dont elle s’occupe? D’où vient que l’on fasse aujourd’hui comme s’il n’était plus nécessaire de se poser la question, qui paraissait urgente, à la fin des années ‘60, des procédures d’analyse? Pourquoi, depuis 1969, n’a-t-on cessé d’attendre des temps meilleurs pour aborder les problèmes de la “textualisation” et ceux de la “manifestation”? Comment, dans ces conditions, la sémiotique pourrait-elle prétendre au statut de “discipline à vocation scientifique”?

Des réponses apportées à ces questions dépendra peut-être la possibilité d’échapper aux effets de blocage que j’attribue, pour ma part, à la manière dont on a tenté de rassembler à l’intérieur d’un modèle unique, le “parcours génératif”, un ensemble de concepts et de modèles élaborés, en toute indépendance l’un de l’autre, dans des contextes et à des fins variés.

Concentrons-nous sur un moment pivotant du parcours greimasien, sur les années décisives qui ont suivi la parution de *Sémantique structurale* et qui s’achèvent par la publication des “Éléments d’une

⁶ A.J. Greimas et J. Courtès, *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, 1979.

⁷ A.J. Greimas, *Des dieux et des hommes. Etudes de mythologie lithuanienne*, Presses universitaires de France, 1985 (Traduction de *Apie dievos ir zmones. Lietuviu mitologijos studijos*, Chicago, 1979).

⁸ *De l’imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987.

⁹ Jacques Geninasca, “Une chimie des passions est-elle pensable?”, *Versus*, 47/48, 1987, p. 87-103.

grammaire narrative”¹⁰. Cet “article-programme”, pour reprendre l’expression de Coquet, est l’aboutissement d’un effort de reformulation et de synthèse commencé avec *Sémantique structurale*. Les différents types d’oppositions sémantiques dont rendent compte, en 1966, les concepts d’“axe sémantique” et de “structure élémentaire de la signification” ainsi que les “termes sémiotiques”, se trouvent désormais déployées sur une structure unique, le carré sémiotique. Dans le même temps, la réflexion sur la narrativité s’est déplacée du récit global (auquel le “schéma narratif canonique” avait servi de modèle) à une structure narrative élémentaire (“récit élémentaire”) qui dégage la forme commune aux anciennes fonctions proppiennes. L’effort de réduction et de “normalisation” permet de dégager une structure narrative (énoncé de faire), véritable cellule narrative qui, permettant d’écrire n’importe quelle “fonction”, jouit du statut d’universalité qui vient d’être dénié au schéma narratif canonique.

Libérée de la tutelle des théories (linguistique, morphologie du conte populaire, modèle du mythe selon Lévi-Strauss) dont elle s’était contentée, en un premier temps, de soumettre les modèles à une double procédure de normalisation et de structuration, la sémiotique de Greimas acquiert alors son autonomie. En 1969, l’édifice sémiotique, a pris forme et les invariants de la sémiotique greimasienne sont en place. Sans doute, le *Maupassant*¹¹ est-il plus qu’une simple illustration de la théorie: l’analyse de “Deux amis” se présente comme une expérience qui, mettant à l’épreuve toute la machinerie sémiotique, contribue à l’enrichir. Avec la parution, en 1979, de *Sémiotique*, dictionnaire raisonné de la théorie du langage, la sémiotique est sous toit. Nous disposons alors d’un ensemble de “concepts interdéfinis” qui ne seront plus, du moins explicitement, remis en question. Greimas est alors partagé entre un sentiment de fierté légitime et une angoisse qu’il n’avoue qu’à ses amis les plus proches: voici que les principaux modèles auxquels il a travaillé commencent à se conjuguer au passé!

Après quoi, l’histoire de la sémiotique greimasienne – je ne dis pas de la pensée de Greimas – sera celle d’un perfectionnement et d’une expansion: on précisera les concepts-clefs, on explorera les boîtes noires que le parcours génératif a permis de définir, en même temps qu’on s’emploiera à “sémiotiser” des domaines jusque-là inexplorés.

Mais revenons à 1969 et, plus précisément, aux pages des “Eléments d’une grammaire narrative” qui instaurent le parcours génératif. Avant d’en ébaucher l’examen critique, on cherchera à en définir les enjeux: l’invention du parcours génératif est destinée à apporter une solution à un certain nombre de problèmes internes à la théorie. Il semble urgent alors (a) d’intégrer dans une théorie sémiotique unifiée, sans faire appel à un argument génétique, deux modèles sémantiques élaborés à des fins spécifiques et dans des disciplines distinctes et (b) de se donner les moyens de construire et de décrire ces “touts de signification” dont les énoncés discursifs (les “discours-occurrences”) seraient la manifestation.

Dans cette perspective, le parcours génératif apparaît comme le résultat d’un bricolage théorique très savant qui, partant de modèles préexistants hétérogènes, parvient à élaborer un édifice conforme aux attentes d’un imaginaire épistémique pour lequel il ne saurait y avoir, à l’origine de toute signification, qu’une et une seule structure, à la fois universelle et élémentaire.

Tout entier situé au plan du contenu, le parcours génératif dessine le plan d’une sémantique générale indépendante de la grandeur et de la nature des énoncés de manifestation. Indifférent au mode de manifestation, verbal ou non verbal, ce modèle, en fait, n’est pas en mesure de générer quoi que ce soit. En l’absence des grammaires de conversion qui pourraient seules lui conférer une valeur opératoire, il ne permet ni de remonter des énoncés de la manifestation vers la structure *ab quo*, ni de descendre de celle-ci vers un “texte”, verbal ou autre.

Venons-en, pour l’examiner de près, à l’argumentation censée justifier l’introduction du parcours génératif. Le projet en est d’abord présenté sur le mode de l’éventualité à exploiter:

En possession d’une grammaire fondamentale, il serait possible d’imaginer des niveaux de grammaire plus “bas” qui, en spécifiant davantage les catégories utilisées ou en les transcrivant de

¹⁰ “Eléments d’une grammaire narrative”, *L’Homme*, IX, 3, p. 71-92. Repris dans *Du Sens*, Editions du Seuil, 1970, p. 157-183.

¹¹ A.J. Greimas, *Maupassant. La sémiotique du texte: exercices pratiques*, Editions du Seuil, 1976.



manière plus complexe, approcheraient progressivement de la grammaire telle qu'elle se trouve manifestée, par exemple, dans les langues naturelles¹².

De fait, la priorité de la “grammaire fondamentale”, de nature logico-sémantique, sur toutes les autres “grammaires” est conforme au premier postulat de la sémiotique greimasienne qui subordonne toute production de la signification à l'existence d'une structure élémentaire – et d'une seule. Ce postulat impose l'idée d'un parcours, à défaut duquel on ne parviendrait pas à surmonter la distance qui sépare les contraintes logico-sémantiques de production de la signification et le niveau phénoménal des énoncés de manifestation.

A partir de là, l'argumentation prend un tour de plus en plus assertif: de l'équivalence virtuelle des grammaires situées à différents niveaux de profondeur, on passe à la possibilité effective du transcodage:

Si nous disons qu'une grammaire peut être construite à deux niveaux différents, cela veut dire qu'il est possible de **construire deux métalangages différents rendant compte d'un seul et même phénomène linguistique présent à un troisième niveau, dans notre cas celui de la manifestation**. On dira également que ces deux métalangages sont équivalents, parce qu'ils sont isotopes mais non isomorphes, indiquant par là qu'un segment déterminé d'un métalangage peut être transcodé dans un segment isotope d'un autre langage, sans que les éléments constitutifs des deux éléments soient pour autant formellement identiques.¹³

Il suffit de soumettre à un examen critique quelques-uns des termes de l'argumentation de Greimas pour s'apercevoir qu'elle masque plus de problèmes qu'elle n'en résout. Qu'en est-il, pour commencer, de l'identité du “phénomène linguistique” par rapport auquel les deux grammaires sont dites “équivalentes”? Dans la mesure où celles-ci se situent au plan du contenu, il doit s'agir du signifié, plus exactement, de l'interprétation sémantique d'un énoncé verbal. L'objet dont ces grammaires sont appelées à “rendre compte” n'est accessible qu'à travers le plan phénoménal de la manifestation sans pour autant lui appartenir. Je suppose que le jugement d'identité porte sur la compréhension “naturelle” d'un énoncé verbal.

Mais quoi qu'il en soit de la nature de l'objet dont les grammaires rendent compte, il est douteux que la référence à un “même phénomène” suffise à fonder l'équivalence des expressions générées par des métalangages distincts et encore moins celle de ces métalangages eux-mêmes! Il n'en va pas des métalangages comme des écritures qu'elles soient alphabétique, morse ou digitale: seule l'existence d'une troisième grammaire définissant des règles ou des principes de transcription est à même d'assurer la convertibilité effective des descriptions produites dans des métalangages différents.

Faut-il rappeler que toute grammaire, grammaire de langue ou grammaire narrative, n'est jamais qu'un modèle, plus ou moins opératoire, d'un domaine d'objets qu'elle définit et des objets qu'elle permet de construire. A l'inverse, l'équivalence postulée entre les grammaires narratives fondamentale et superficielle semble admettre la neutralité des théories par rapport à un objet “réel”!

De fait, l'économie générale de la théorie exige qu'on puisse considérer comme “équivalentes”, en d'autres termes, convertibles l'une dans l'autre, deux grammaires élaborées en toute indépendance l'une de l'autre, la “grammaire fondamentale” et la “grammaire narrative” dont la formulation est antérieure à l'idée même de parcours génératif.

Afin d'illustrer par un exemple probant sa thèse de l'“équivalence” des grammaires narratives, Greimas s'attache à montrer comment des énoncés de la grammaire de surface prennent en charge les opérations de l'“axe des contradictoires”, élément constitutif du modèle logico-sémantique de la grammaire fondamentale, pour les convertir en relations polémiques, de nature anthropomorphe et non figurative.

Solidaires de la structure qui les définit, les opérations de la syntaxe fondamentale liées à l'axe des contradictoires n'ont toutefois pas, qu'on y prenne garde, le même statut que les syntagmes d'énoncés

¹² voir “Eléments d'une grammaire narrative”, p. 166.

¹³ *ibid.* p. 167. C'est nous qui soulignons.

de faire auxquels il sont, en principe sous-jacents. Tout se passe, en définitive, comme si l'équivalence postulée des métalangages reposait sur la convertibilité des structures de l'un avec les énoncés bien formés de l'autre! Pour ma part, je vois dans ces pages l'expression d'une sorte de mutation de l'hypothèse structurale, comme si, par une radicalisation de la théorie, on aboutissait à une *réification* des modèles sémiotiques, comme si on avait oublié l'hypothèse constructiviste des origines au profit d'une version "réaliste" de la théorie du sens.

L'exemple retenu par Greimas a pu faire illusion – en vertu de la parenté "naturelle" que nous établissons spontanément entre une relation/opération de contradiction logique, et une confrontation de nature polémique qui ne peut déboucher sur la victoire de l'un des actants sujets (l'assertion de son identité ou de ses valeurs) sans entraîner *ipso facto* la défaite (la dénégation de l'identité ou des valeurs) de son antagoniste! N'y a-t-il pas, à l'origine de tout conflit, l'existence de positions "contradictoires"? Vérités de bon sens que Greimas ne manque pas de solliciter pour emporter la conviction de son lecteur quand il introduit, au nombre des conditions d'établissement de la conversion qu'il cherche à illustrer, l'existence de deux faire contradictoires. En d'autres termes, la conversion envisagée du contradictoire au polémique présuppose l'existence d'une contradiction entre les énoncés de faire exprimant l'interaction des sujets!¹⁴

Il n'empêche qu'on a cru Greimas sur parole et sur la foi d'une illustration ponctuelle du principe de conversion, sans quoi on n'aurait pas manqué de réinterroger les fondements de l'édifice sémiotique qu'il proposait. Personne n'a tenté, à ma connaissance, d'étendre aux autres axes du carré sémiotique la description faite par Greimas, en 1969, d'une mise en corrélation des opérations constitutives de l'axe des contradictoires (ou "schéma") et des énoncés de faire impliqués par "le polémique" pas plus qu'on ne s'est préoccupé de savoir à quel ensemble d'opérations sur le carré pouvaient bien correspondre les énoncés exprimant une relation contractuelle!¹⁵

La démonstration conduite dans les "Eléments de grammaire narrative" ne résiste pas à l'examen et, à supposer même qu'elle échappe à la critique, il suffit de convoquer au hasard quelques énoncés pour se trouver bien embarrassé de les mettre en rapport avec les structures les plus explicites du parcours génératif, celles du niveau sémio-narratif!

Quel segment des grammaires fondamentale ou superficielle faut-il convoquer pour "rendre compte" d'énoncés tels que "Jean ouvre la porte" ou "Pierre et Jean se serrent la main". On voit comment, dans ce second cas, la remontée du phénoménal aux métalangages constitutifs du plan du contenu, ne peut se faire sans un acte préalable d'interprétation sémantique du texte lui-même! Ce qui ne manque pas de poser sérieusement la question des conditions d'établissement – en l'absence de toute procédure d'analyse – des "univers sémantiques" supposés garantir l'existence de discours comme tous de signification!

Destiné à constituer en "édifice théorique" un ensemble de modèles élaborés de manière relativement indépendante, le schéma du parcours génératif, de caractère hypothétique, a contribué, pendant une dizaine d'années, à orienter la recherche en désignant à l'attention des sémioticiens les boîtes noires qu'il définissait. Mais en détournant l'attention sur des problèmes "locaux", il a pu empêcher, par un effet de référentialisation, qu'on ne remît en cause les choix fondamentaux, les axiomes dont dépendait son existence. En subordonnant l'intelligibilité des discours-occurrences à l'existence d'"univers sémantiques", sans préciser simultanément les contraintes de sélection ou les conditions de reconnaissance des catégories qui, déployées sur un ou plusieurs carrés sémiotiques, leur sont ainsi présupposées, le modèle du parcours génératif témoigne d'un curieux oubli de la nécessité, pour une discipline à "vocation scientifique", de se constituer un champ d'objets empiriques. Cette raison suffit, à elle seule, à le condamner, aux yeux des sémioticiens - mais Greimas partageait leur exigence - qui voient dans l'efficacité, le caractère opératoire, d'une théorie le seul critère de sa "vérité"¹⁶.

¹⁴ *ibid.* p. 172.

¹⁵ Pour une discussion critique du concept de conversion, on se reportera à "Aspects de la conversion", *Actes sémiotiques - Bulletin du Groupe de Recherches sémio-linguistiques* (EHESS-CNRS), V, 24, 1982, et, plus particulièrement à l'article de Jean Petitot, "La conversion greimassienne et la régulation de l'imaginaire", p. 28-34 et Jean-François Bordron, "Une grammaire monadologique", p. 41-45.

¹⁶ "L'efficacité est l'un des critères principaux de l'évaluation des théories". Cité par Jean-Claude Coquet, dans



A vrai dire, le parcours génératif est un modèle dépourvu de toute valeur opératoire. Il dépend des seules qualités personnelles de l'exégète qui s'en réclame d'éviter les pièges inhérents aux herméneutiques projectives. Dans un ouvrage récent de vulgarisation didactique, J. Courtès semble vouloir s'accommoder d'une situation qu'il a su diagnostiquer. L'"efficacité" d'une théorie est avant tout pragmatique, elle dépend de l'accueil que lui réserve le public des lecteurs: "Que différentes descriptions sémiotiques d'un même objet soient possibles ne veut point dire qu'elles soient d'égale valeur: il est des 'bricolages' plus ou moins réussis! Au lecteur de juger de leur adéquation par rapport au texte examiné!"¹⁷

Trop souvent, le moment de l'analyse ressemble à une *épreuve glorifiante* dont le sémioticien, confronté à de pseudo-objets (non explicitement construits, les "textes" ne peuvent opposer de résistance ou de démenti à ses décrets) est condamné à sortir victorieux: ne retrouve-t-il pas, au terme de l'exercice, les modèles dont il est parti!

On comprend mieux, dans ces conditions, que la théorie sémiotique ne soit pas parvenue à renouveler le champ rhétorique, à redéfinir le domaine de la stylistique ou à transformer l'étude des projets, variantes, esquisses ou versions de textes littéraires en une authentique "critique génétique". En abordant ces problèmes ou encore celui de la traduction, elle aurait été amenée à remettre en question un certain nombre des présupposés qui la fondent.

Sans doute provisoires, de tels forfaits étaient à prévoir dans un domaine où, de l'aveu même de Greimas, "nous sommes encore des enfants qui commençons à marcher et qui trébuchons constamment"¹⁸. On peut certes invoquer, pour les expliquer, la brièveté de l'aventure sémiotique, s'en prendre aux circonstances ou mettre en cause la compétence des chercheurs. Mais tout change si, par hasard, on fait sienne l'hypothèse qui situerait l'obstacle à l'intérieur de la théorie elle-même. La question ne serait plus alors de savoir si et comment il convient de réformer le parcours génératif, par quelle structure fondamentale on pourrait remplacer le carré sémiotique ou quels niveaux de profondeurs il convient de lui ajouter pour en améliorer les performances: s'il est vrai que les obstacles qui ont brisé les élans des débuts sont de nature épistémologique, c'est l'épistémologie de la sémiotique qu'il faut changer pour échapper à l'immobilisme relatif de ces vingt dernières années!

Pourquoi continuerait-on à subordonner la production et la saisie de la signification à l'existence d'une structure élémentaire et d'une seule? Déjà plaidé une fois par le passé, le dossier d'une sémiotique modulaire¹⁹ mérite d'être repris: il en résulterait des modèles plus souples susceptibles de dégager la créativité des entraves d'un déterminisme désuet sans pour autant l'abandonner au "tout est possible" d'inspiration post-moderniste.

On rejoindrait ainsi l'esprit du structuralisme génétique pour lequel ni le sens ni la signification ne préexistent à notre être au monde et à notre action. Ainsi libérés des tentations d'une ontologie de la signification, nous serions mieux à même d'accueillir l'idée que les ruptures et les accidents sont l'une des conditions du devenir. On éviterait d'identifier le sens avec ses conditions d'existence et de possibilité. On ne le situerait pas en amont mais au terme de nos interactions avec le monde, avec autrui et avec nous-mêmes. Nous cesserions de placer la cohérence et l'intelligibilité des discours sous la dépendance d'un donné antérieur à l'activité énonciative, nous les situerions inversement à l'horizon de notre dire dont il serait la cible et, sous la forme de réalisations aussi partielles que précaires, le résultat.

Il en va, toutes proportions gardées, de la production du sens comme de notre liberté de mouvement. Il serait tout aussi absurde de nier, dans le monde physique, la gravitation que d'y voir une entrave aux actions qui manifestent notre liberté, la marche, la course, le saut ou la danse! Les structures supposées invariantes (universelles dans la mesure où les plus abstraites sont l'expression de notre organisation somatique ou neuronale) auxquelles il appartiendrait de définir les conditions de

ses "Éléments de bio-bibliographie" p. lxxiii . Voir, ici-même, note 2.

¹⁷ J. Courtès, *Analyse sémiotique du discours, de l'énoncé à l'énonciation*, Hachette, 1991, p. 206.

¹⁸ cf. "Éléments de bio-bibliographie" p. lxxiii.

¹⁹ A vrai dire, Jean-François Bordron oppose au modèle du parcours génératif l'hypothèse d'une "grammaire monadologique" (cf., ici-même, note 14), mais cela l'amène aussi à substituer la problématique de l'intégration à celle de la conversion.



possibilité du sens n'ont rien des contraintes déterminantes de la production ou de la saisie de la signification.

On attend de la sémiotique qu'elle soit une théorie et une pratique, qu'elle satisfasse, autrement dit, à des conditions en apparence contradictoires: elle devrait à la fois définir les conditions invariantes et générales d'émergence de la signification et rendre compte de la diversité infinie des discours singuliers. Théorie du discours, elle doit pouvoir rendre compte de la variété des classes de discours et, à l'intérieur de celles-ci, de la spécificité des discours singuliers, de ceux au moins qui, ne reproduisant pas le déjà vu, le déjà entendu et le déjà su échappent – comme les discours littéraires – à la sphère du lieu commun.

Les discours-occurrences ne sont pas la manifestation d'un contenu structuré. Saisis comme *objets textuels*, ils se présentent comme le lieu d'opérations virtuelles qui, les constituant comme textes, permettent de les instaurer comme discours. L'intelligibilité et la signification sont au terme d'une activité énonciative ordonnée dont la structure discursive est le simulacre, elles ne sont pas placées sous la dépendance d'une structure de signification préalable à toute manifestation.

Il faut renoncer à penser les énoncés discursifs observables au niveau phénoménal comme la manifestation d'un "tout de signification" (schéma narratif canonique ou univers sémantique) qui leur préexisterait et qui en conditionnerait la possibilité. En tant qu'objet textuel, destiné à se révéler quand on lui applique la, ou les stratégies de cohérence adéquates, comme un tout intelligible et sensé (faisant sens pour un sujet) le discours est cet objet invisible qui se révèle dans le temps et la durée d'une lecture²⁰.

La théorie se définit ainsi par rapport à un nouvel ensemble de questions: il ne s'agit plus de s'interroger sur les catégories ou, plus généralement, sur les représentations définies au plan du contenu, antérieurement à toute "textualisation" et à toute "manifestation", mais de décrire les stratégies de cohérence susceptibles de transformer le texte construit à partir d'un objet textuel en un discours, en un tout à la fois intelligible et sensé. L'objet de la théorie, ce ne sont pas tant les représentations sémantiques qui seraient en amont des discours, mais les conditions auxquelles doit satisfaire un objet à vocation sémiotique pour qu'on puisse le construire comme texte satisfaisant à tel ou tel ensemble de conditions de cohérence.

Au lieu de postuler l'existence d'une structure *ab quo* dont dépendrait, en définitive, la possibilité de penser le discours comme tout de signification, il convient d'étudier les conditions de cohérence(s) des énoncés partiels ou globaux et de reconnaître que la production/saisie des discours est indissociable de la production/saisie d'un texte dont l'objet textuel est la trace virtuelle.

Dans ce contexte nouveau, on substituera à la question des mécanismes de conversion dont on n'a jamais proposé – non sans cause – une grammaire, la problématique du *concoors* des structures qui conditionnent l'ensemble complexe des opérations dont dépend le sens.

De quelle nature doivent être les propriétés actualisables d'un objet textuel qui conditionnent la possibilité – ou l'impossibilité – d'une stratégie de cohérence et donc la construction de cet objet comme un tout de signification. La cohérence d'un texte, en effet, n'est pas donnée, elle ne saurait être davantage le résultat d'un constat. Elle dépend tout entière des opérations qui l'instaurent et qui satisfont, par définition, aux conditions d'objectivité et de subjectivité: (a) elles ne sont pas applicables à n'importe quel objet textuel et (b) elles relèvent d'une activité énonciative en quête d'intelligibilité et de sens.

* * *

Qu'on ne s'y méprenne pas: on ne détruit pas la maison sémiotique quand on déconstruit un édifice théorique, par définition, hypothétique et provisoire! Ce n'est pas parce qu'on remet en cause les emblèmes d'une recherche de vingt-cinq années qu'il ne doit rien rester de l'activité collective d'un groupe de chercheurs qui n'a cessé d'exercer son talent et d'employer sa passion à explorer les

²⁰ Sur ce thème, on se reportera à Jacques Geninasca "Tradurre un oggetto invisibile" (à paraître en 1994 dans les Actes du colloque de l'AIS consacré à *La Traduzione* – Venise, octobre 1992).



problèmes les plus variés de la sémantique discursive.

Personne n'a jamais prétendu posséder la dernière pièce de l'"immense puzzle", dont Greimas évoquait la figure, en 1976: "Mes collaborateurs et moi pensons posséder un certain nombre de morceaux utilisables de cet immense puzzle qui sera peut-être un jour la grammaire discursive. En dire plus serait de l'imposture!"²¹

Renoncer au parcours génératif et au carré sémiotique, c'est évidemment défaire une portion que l'on croyait acquise du puzzle théorique, mais c'est aussi libérer pour de nouveaux projets les nombreuses pièces qui avaient servi à "bricoler" une première esquisse. Mettant fin au ressassement, on parviendra peut-être ainsi à favoriser de nouveaux "accidents"!

Greimas, on le sait, distinguait pour en décrire le rapport paradoxal, le discours de la recherche, d'ordre social et le discours de la découverte, d'ordre individuel. Le premier "n'arrive pas à cacher ses attaches à l'énonciateur singulier qui le produit"; le second "se laisse guider par une finalité qui le dépasse". C'est ainsi que le parcours du savoir est "constamment marqué par des 'accidents', c'est-à-dire par des ruptures événementielles qui le constituent en discontinuités" sans pour autant remettre "en question ni le savoir ni l'intelligible qu'il vise"²².

On évitera de confiner la personnalité scientifique de Greimas dans les limites qu'assigne le discours de la recherche, d'ordre social, à "l'énonciateur singulier qui le produit". Le "maître" n'a cessé d'être le "pauvre bougre" qui, fidèle à une exigence d'ordre éthique, avait l'audace tranquille de s'abandonner à une finalité qu'il ignorait.

La liste serait longue des "accidents" qui ont marqué le parcours scientifique de Greimas et des découvertes dont il a enrichi la sémiotique: il faudra s'attacher un jour à la dresser. Pour l'instant, et pour lui rendre hommage, il est urgent de retrouver l'élan des débuts, d'assumer l'ambition qui l'a porté sa vie durant et de reprendre, sur des bases que je crois nécessairement nouvelles, la tâche qu'il avait assignée à la sémiotique d'élaborer une théorie des discours.

Et si par hasard on se refusait à rien retenir des propositions théoriques qu'il a multipliées – mais elles nous sont devenues si familières qu'on les partage sans se rappeler qu'il en a été l'auteur – on devrait au moins lui reconnaître le mérite d'avoir su communiquer sa foi en un projet sémiotique. Comme écrivait Denis Diderot (l'un des auteurs préférés de Greimas) dans une lettre à Sophie Volland: "C'est un grand pas que de savoir, que de ne pouvoir douter de l'existence de la chose à trouver."

pubblicato in rete il 27 febbraio 2012

²¹ A.J. Greimas "Entretien", *Pratiques*, 11-12, 1976, p.5-12, cité par Jean-Claude Coquet, p. lxxiii.

²² Voir A. J. Greimas, "Des accidents dans les sciences dites humaines: analyse d'un texte de Georges Dumézil", repris dans *Du Sens II*, p. 171-212.